

EDUARDO MENDOZA

BATAILLE DE CHATS

Madrid, 1936

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR FRANÇOIS MASPERO

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Note de l'éditeur

En Espagne, on appelle traditionnellement
les Madrilènes des *gatos*, des chats.
La signification que le titre *Bataille de chats*
laisse sous-entendre est donc *Bataille de Madrilènes*.

Titre original : *Riña de gatos*

Éditeur original : Editorial Planeta, 2010

© Eduardo Mendoza, 2010

ISBN original : 978-84-08-09725-9

ISBN 978-2-02-107896-1

© Éditions du Seuil, mars 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Rosa était auprès de moi
et cette histoire est pour elle.*

C'est le propre de l'étrange condition humaine que
toute vie aurait pu être différente de ce qu'elle a été.

JOSÉ ORTEGA Y GASSET, *Vélasquez*

4 mars 1936

Chère Catherine,

Peu après avoir traversé la frontière et m'être libéré des fastidieuses formalités de la douane, je me suis endormi, bercé par les cahots du train, car j'avais passé une nuit d'insomnie, harcelé par l'accumulation des problèmes, des péripéties et des affres dues à notre tumultueuse relation. Par la fenêtre du wagon, je voyais seulement l'obscurité nocturne et mon reflet dans la vitre : l'image d'un homme tourmenté par l'inquiétude. L'aube n'a pas apporté le soulagement qui accompagne souvent l'annonce d'un jour nouveau. Le ciel restait voilé et la pâleur d'un soleil blafard rendait plus désolés encore le paysage extérieur et le paysage de mes propres pensées. C'est dans ces conditions, au bord des larmes, que j'ai fini par m'endormir. Quand j'ai ouvert les yeux, tout avait changé. Le soleil brillait, radieux dans un ciel sans limites, d'un bleu intense, à peine altéré par quelques petits nuages d'une blancheur éblouissante. Le train parcourait le plateau désertique de la Castille. Enfin l'Espagne !

Oh, Catherine, ma Catherine adorée, si tu pouvais voir ce spectacle magnifique, tu comprendrais l'état d'esprit qui est le mien en t'écrivant ces lignes ! Parce qu'il ne s'agit pas seulement d'un phénomène géographique ou d'un simple changement de décor : c'est autre chose, et c'est sublime. En Angleterre comme dans le nord de la France que je viens de traverser, la campagne est verte, les champs sont fertiles, les arbres montent haut, mais le ciel est bas, gris et humide, l'atmosphère est lugubre. Ici, en revanche, la terre est aride,

les champs sont secs et crevassés, ils ne produisent que des buissons rabougris, mais le ciel est infini et la lumière héroïque. Dans notre pays, nous marchons toujours la tête baissée et les yeux rivés au sol, accablés ; ici, où la terre n'offre rien, les hommes vont la tête haute en fixant l'horizon. C'est une terre de violence, de passion, de grands élans individualistes. Ils ne sont pas comme nous, attelés à notre morale étriquée et à nos conventions sociales dérisoires.

C'est comme cela, chère Catherine, que je vois maintenant notre relation : un sordide adultère semé d'intrigues, de doutes, de remords. Tout le temps qu'elle a duré (deux ans, trois peut-être ?), ni toi ni moi n'avons eu une minute de tranquillité et de joie. Immergés dans la petitesse de notre misérable climatologie morale, nous ne nous en rendions pas compte, car nous voyions cela comme une fatalité inéluctable, une souffrance que nous ne pouvions que subir. Mais le moment est venu de nous libérer, et c'est le soleil de l'Espagne qui nous l'a révélé.

Adieu, Catherine chérie, je te rends la liberté, la sérénité et la possibilité de jouir de la vie qui te revient de plein droit, par ta jeunesse, ta beauté et ton intelligence. Et moi aussi, seul mais consolé par le doux souvenir de nos étreintes fougueuses quoique sans issue, je tenterai de retrouver le chemin de la paix et de la sagesse.

P.-S. Je ne crois pas que tu doives affliger ton mari en lui confessant notre aventure. Je sais combien il souffrirait d'apprendre que j'ai trahi une amitié qui remonte aux jours heureux de Cambridge. Sans parler de l'amour sincère qu'il éprouve pour toi.

Celui qui est toujours ton

ANTHONY

– English ?

La question le fit sursauter. Absorbé dans la rédaction de sa lettre, c'était à peine s'il avait remarqué la présence d'autres voyageurs dans le compartiment. Depuis Calais, il avait eu pour unique compagnie un Français laconique avec lequel il avait échangé un salut au début du voyage et un autre quand l'homme était descendu à Bilbao ; le reste du temps, le Français avait dormi à

poings fermés, et l'Anglais avait fait de même après son départ. Les nouveaux passagers étaient montés lors des arrêts qui s'étaient succédé depuis. Outre Anthony voyageaient maintenant, formant une sorte de compagnie théâtrale folklorique en tournée, un curé de campagne d'un âge plus que canonique, une jeune fille à l'allure rude de paysanne et l'individu qui venait de l'aborder, un homme de condition et d'âge incertains, crâne rasé et épaisse moustache républicaine. Le curé voyageait avec une modeste valise en bois, la fille avec un gros balluchon et l'homme avec deux volumineuses valises en cuir noir.

– Je ne parle pas anglais, vous savez ? poursuivit-il devant l'apparent acquiescement de l'Anglais à sa question initiale. No english. Moi, Spanish. Vous English, moi Spanish. Espagne pas du tout comme Angleterre. *Different*. Espagne, soleil, taureaux, guitares, vin. Everibodi olé. Angleterre, no soleil, no taureaux, no joie. Everibodi kaput.

Il garda le silence un moment pour donner à l'Anglais le temps d'assimiler sa théorie sociologique, puis ajouta :

– En Angleterre, roi. En Espagne, no roi. Avant, roi. Alfonso. Maintenant, plus roi. Fini. Maintenant, république. Président : Niceto Alcalá Zamora. Élections. D'abord Lerroux, maintenant Azaña. Partis politiques tous dans le même sac, tous mauvais. Politiciens pourris. Everibodi fumiers.

L'Anglais ôta ses lunettes, les nettoya avec le mouchoir qui dépassait de la pochette de sa veste et profita de la pause pour regarder par la fenêtre. Sur la terre ocre qui s'étendait à l'infini, on ne voyait pas un arbre. Au loin, il aperçut un paysan, portant cape et chapeau à large bord, monté en travers sur un mulet. Dieu sait d'où il vient et où il va, pensa-t-il avant de se tourner vers son interlocuteur avec une expression peu engageante, bien décidé à ne pas se montrer disposé au dialogue.

– Je suis au courant des vicissitudes de la politique espagnole, dit-il froidement, mais en ma qualité d'étranger je ne me considère pas autorisé à m'immiscer dans les affaires intérieures de votre pays ni à émettre des opinions sur le sujet.

– Ici, personne ne se mêle des affaires des autres, dit le loquace voyageur, quelque peu déçu de constater la maîtrise de la langue castillane dont faisait preuve l'Anglais. Manquerait plus que ça. Je causais juste pour vous mettre au courant. Même si on pense n'être que de passage, c'est pas mauvais, dans certains cas, de savoir à qui on se frotte. Une supposition : moi, pour une raison ou une autre, je suis en Angleterre, et voilà que j'insulte le roi. Il se passe quoi ? Il se passe qu'on me met au trou. Normal. Et ici, c'est la même chose, mais à l'envers. C'est pour ça que j'ai voulu vous prévenir que, chez nous, depuis un certain temps, les choses ont changé.

Ça ne se remarque pas, pensa l'Anglais. Mais il ne le dit pas : il voulait seulement mettre fin à cette conversation insipide. Habilement, il dirigea son regard vers le prêtre, qui suivait le bavardage du républicain en dissimulant sa désapprobation mais avec l'air de quelqu'un qui n'en pense pas moins. La manœuvre eut le résultat escompté. Le républicain désigna le curé du pouce :

– Ici même, sans aller plus loin, vous avez un exemple de ce que je viens de vous expliquer. Il y a à peine quatre jours, ces gens-là faisaient la pluie et le beau temps. Aujourd'hui, ils vivent de ce qu'on veut bien leur donner, et ceux qui rouspètent, on leur remet les idées en place. Pas vrai, mon père ?

Le curé croisa les mains sur son ventre et toisa le voyageur.

– Rira bien qui rira le dernier, répondit-il, impavide.

L'Anglais les laissa s'empêtrer dans leur duel à coups de proverbes et de paraphrases. Lent et monotone, le train poursuivait son chemin sur une plaine désolée, répandant une épaisse colonne de fumée dans l'air pur et cristallin de l'hiver de Castille. Avant de se rendormir, il entendit le républicain argumenter :

– Vous savez, mon père, c'est pas pour rien que les gens brûlent les églises et les couvents. Ils n'ont jamais brûlé une taverne, un hôpital ou des arènes. Si dans toute l'Espagne le peuple choisit de brûler des églises, avec tout le tintouin que ça lui donne, faut bien qu'il y ait une raison.

Il fut réveillé par une violente secousse. Le train s'était arrêté

dans une gare importante. Sur le quai, un employé portant capote, écharpe et casquette galonnée s'agitait en clopinant. Dans sa main gantée se balançait une lanterne en métal, éteinte.

– Venta de Baños ! Les voyageurs pour Madrid changent de train ! Départ de l'express dans vingt minutes !

L'Anglais descendit sa valise du filet, prit congé de ses compagnons et sortit dans le couloir. Ses jambes se déroberent, engourdies par toutes ces heures d'immobilité. Il n'en sauta pas moins sur le quai, où il fut accueilli par une rafale de vent glacé qui lui coupa le souffle, et où il chercha en vain l'employé : celui-ci, sa mission accomplie, s'était hâté de regagner son bureau. L'horloge de la gare était arrêtée et marquait une heure invraisemblable. À une hampe pendait un drapeau tricolore en lambeaux. L'Anglais envisagea un instant de chercher refuge dans l'express, mais il se ravisa et traversa la gare en direction de la sortie. Il s'arrêta devant une porte vitrée, voilée par le givre et la suie, sur laquelle on pouvait lire le mot BUFFET. À l'intérieur, un poêle ne chauffait guère et épaississait l'atmosphère. L'Anglais ôta ses lunettes embuées et les nettoya avec sa cravate. Dans le buffet, un unique client, accoudé au comptoir, sirotait un verre d'alcool blanc et fumait un cigarillo. Le garçon de l'établissement le regardait, une bouteille d'anis à la main. L'Anglais s'adressa à lui :

– Bonjour. J'ai besoin d'envoyer une lettre. Peut-être avez-vous des timbres ? Dans le cas contraire, dites-moi s'il y a un bureau de poste dans la gare.

Le garçon commença par le contempler bouche bée. Puis il murmura :

– Je saurais pas vous dire.

Le client solitaire intervint sans lever les yeux de son verre d'anis.

– Tu pourrais être aimable ! Quelle impression ce monsieur vaut-il avoir de nous ?

Et à l'Anglais :

– Excusez le garçon. Il n'a pas compris un mot de ce que vous

lui disiez. Vous trouverez dans le hall même de la gare un comptoir où acheter des timbres, ainsi qu'une boîte à lettres. Mais avant, prenez donc un petit verre d'anis.

– Non merci, vraiment.

– Ne refusez pas, c'est ma tournée. À voir votre tête, vous avez bien besoin d'un remontant.

– Je n'avais pas prévu qu'il ferait si froid. En voyant ce soleil...

– On n'est pas à Malaga, monsieur. On est à Venta de Baños, province de Palencia. Ici quand ça caille, ça caille. Vous êtes étranger, ça se voit.

Le garçon servit un verre d'anis que l'Anglais s'empressa d'avalier. Comme il était à jeun, l'alcool lui brûla la trachée et lui enflamma l'estomac, mais une agréable chaleur se répandit dans tout son corps.

– Je suis anglais, répondit-il à la question du client. Et je dois me dépêcher si je ne veux pas manquer l'express de Madrid. Si ce n'est pas trop vous demander, je laisserai ma valise ici le temps d'aller expédier ma lettre, pour ne pas m'encombrer.

Il reposa le verre sur le comptoir et sortit par une porte latérale qui communiquait avec le hall de la gare. Il fit plusieurs tours sans trouver l'endroit, jusqu'au moment où un employé lui désigna un guichet fermé. Il y frappa et le guichet finit par s'ouvrir en encadrant la face ahurie d'un homme chauve. En entendant l'Anglais lui exposer sa requête, il ferma les yeux et remua les lèvres comme s'il priait. Puis il se pencha et, en se relevant, posa sur la tablette du guichet un énorme livre. Il le feuilleta minutieusement, s'absenta et revint muni d'une petite balance. L'Anglais lui remit la lettre et le fonctionnaire des postes la pesa avec soin. Il consulta de nouveau le livre et calcula le montant de l'affranchissement. L'Anglais paya et revint en courant au buffet. Le garçon regardait le plafond, un chiffon sale à la main. À la question de l'Anglais, il répondit que la consommation avait été réglée par l'autre client, comme convenu. La valise était toujours là, posée par terre. L'Anglais la prit, remercia et partit en courant. L'express de Madrid démarrait lentement dans des nuages de

vapeur blanche et des bouffées de fumée. À grandes enjambées, il atteignit le dernier wagon et grimpa dans le train.

Après avoir parcouru plusieurs wagons sans trouver de compartiment libre, il décida de rester dans le couloir en dépit du courant d'air glacé qui le traversait. La course l'avait réchauffé et le soulagement d'avoir pu envoyer la lettre compensait l'effort fourni. Désormais, les dés étaient jetés. Au diable les femmes ! pensa-t-il.

Il voulait être seul pour jouir de sa liberté toute neuve et contempler le paysage, mais au bout d'un moment il vit venir en tanguant l'individu qui l'avait invité au buffet. Il le salua et l'autre resta planté près de lui. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, maigre, le visage sillonné de rides, des poches sous les yeux et le regard inquiet.

– Vous avez réussi à poster votre lettre ?

– Oui. Vous n'étiez plus là quand je suis revenu au buffet. Je n'ai pas pu vous remercier de votre amabilité. Vous voyagez en seconde classe ?

– Je voyage où ça me plaît. Je suis policier. Et ne faites pas cette tête : c'est grâce à ça que personne ne vous a volé votre valise. En Espagne, il ne faut pas être aussi confiant. Vous restez à Madrid, ou vous allez plus loin ?

– Non, je vais à Madrid.

– Puis-je vous demander la raison de votre visite ? À titre personnel, bien entendu. Ne répondez pas si vous n'en avez pas envie.

– Je n'y vois aucun inconvénient. Je suis spécialiste en art et plus précisément en peinture espagnole. Je ne suis ni acheteur ni vendeur. J'écris des articles, je donne des cours et je collabore avec des galeries. Chaque fois que je le peux, avec ou sans motif, je me rends à Madrid. Le musée du Prado est mon second foyer. Peut-être devrais-je dire le premier. Nulle part dans le monde je n'ai été aussi heureux.

– Voilà une bien belle profession. Je n'aurais jamais cru ça, commenta le policier. Et vous pouvez en vivre, si je ne suis pas indiscret ?

– Pas tout à fait, reconnut l'Anglais, mais j'ai une petite rente.
– Il y en a qui ont de la chance, dit le policier, presque pour lui-même.

Puis il ajouta :

– Alors, puisque vous venez si souvent en Espagne et que vous parlez si bien notre langue, je suppose que vous devez y avoir beaucoup d'amis.

– Des amis, vraiment amis, non. Je n'ai jamais fait de longs séjours à Madrid et nous, les Anglais, comme vous savez, nous sommes plutôt réservés.

– Dans ce cas, mes questions doivent vous sembler intrusives. Ne le prenez pas mal : déformation professionnelle. J'observe les personnes et j'essaye de connaître leur métier, leur état civil et, autant que possible, leurs intentions. Je fais partie du service de sécurité de l'État et les temps sont agités. Aucune référence à vous, naturellement ; s'intéresser à une personne n'est pas soupçonner cette personne. Derrière l'individu le plus banal peut se cacher un anarchiste, un agent au service d'une puissance étrangère, un pourvoyeur de la traite des Blanches. Comment le distinguer des gens honnêtes ? Nul ne porte un écriteau qui annonce ce qu'il est. Et pourtant, tout le monde cache un mystère. Vous-même, sans aller plus loin, pourquoi étiez-vous si pressé de poster une lettre que vous auriez pu expédier tranquillement de Madrid dans quelques heures ? Ne me dites rien, je suis sûr que tout ça s'explique de façon très simple. C'était juste pour donner un exemple. Ma mission est celle-là, ni plus ni moins : découvrir le véritable visage sous le masque.

– Il fait froid, ici, dit l'Anglais après un silence, et je ne suis pas aussi couvert que je le devrais. Avec votre permission, je vais chercher un compartiment avec un peu de chauffage.

– Allez, allez, je ne vous importune pas davantage. Moi, je vais au wagon-restaurant, prendre quelque chose et parler avec les serveurs. Je fais souvent cette ligne et je connais le personnel. Un serveur est une source précieuse d'informations, surtout dans un pays où tout le monde s'exprime à tue-tête. Je vous souhaite un

BATAILLE DE CHATS

bon voyage et un heureux séjour à Madrid. Nous n'aurons sûrement pas l'occasion de nous revoir, mais je vous laisse ma carte, à tout hasard. Lieutenant-colonel Gumersindo Marranón, pour vous servir. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-moi à la Direction générale de la Sécurité.

– Anthony Whitelands, dit l'Anglais en glissant la carte dans la poche de sa veste ; également à votre disposition.

Malgré la fatigue due au long voyage, Anthony Whitelands dort d'un sommeil léger, réveillé à plusieurs reprises par des bruits lointains qui ressemblent à des coups de feu. Il est descendu dans un hôtel modeste mais confortable, qu'il connaît de ses voyages précédents. Le hall est petit, peu accueillant, et le réceptionniste ne brille pas par son amabilité, mais le chauffage est bon, et la chambre, spacieuse et haute de plafond, a une armoire suffisamment grande, un lit confortable avec des draps propres ainsi qu'une table en pitchpin, une chaise et une lampe idéale pour travailler. La fenêtre rectangulaire, avec des volets en bois, donne sur la Plaza del Ángel, tranquille et peu fréquentée, tandis que par-dessus les maisons d'en face se dessine le dôme de l'église San Sebastián.

Malgré tout, l'atmosphère n'est pas agréable. À cause du froid, l'agitation des nuits madrilènes a laissé la place au hululement lugubre du vent implacable de la Sierra, qui fait tourbillonner les feuilles mortes et les papiers éparpillés sur le sol noir, luisant de givre. Les façades des immeubles sont couvertes d'affiches de propagande électorale, déchirées et souillées, et de tracts de toutes les tendances qui appellent invariablement à la grève, à l'insurrection et à l'affrontement. Anthony est bien placé pour connaître la situation, puisque c'est justement la gravité de celle-ci qui l'a conduit à Madrid, mais la vision réelle des choses le plonge dans un mélange d'inquiétude et de découragement. Tour à tour, il se repent d'avoir accepté cette mission puis d'avoir envoyé la lettre qui met fin à sa relation avec Catherine, une relation orageuse,

certes, mais aussi la seule chose qui pourrait donner présentement un sens à sa vie.

Le cœur serré, il s'habille lentement, vérifiant de temps en temps son reflet dans la glace de l'armoire. La vision n'est pas flatteuse. Du fait du voyage, les vêtements sont froissés et il a eu beau les brosser consciencieusement, il n'a pas réussi à effacer les marques de suie. Cette mise, s'ajoutant à son visage blême et à son air fatigué, lui confère un aspect qui s'accorde mal aux gens qu'il s'apprête à voir et ne correspond guère à l'impression qu'il est censé produire sur eux.

En sortant de l'hôtel, il fait quelques pas et débouche sur la place Santa Ana. Le temps est clair, le vent a balayé les nuages et le ciel a la transparence et la pureté des matins glacés d'hiver. Les bars et les gargotes accueillent les premiers clients. Anthony se joint à eux et entre dans un bistrot qui sent le café et le pain chaud. En attendant d'être servi par le garçon, il feuillette un journal. Les énormes titres et l'avalanche des points d'exclamation produisent une impression générale peu attrayante. Des heurts entre groupes de partis rivaux se sont produits dans de nombreuses localités d'Espagne, avec pour funeste résultat plusieurs morts et beaucoup de blessés. Il y a aussi des grèves dans divers secteurs. Dans un village de la province de Castellón, le curé a été expulsé par le maire et un bal a été organisé dans l'église. À Betanzos, on a coupé la tête et les pieds d'un Christ. Les clients du café commentent ces événements avec des gestes grandiloquents et des phrases sentencieuses, tout en tirant furieusement sur leurs cigarettes.

Habitué au copieux breakfast anglais, la tasse de café noir bien serré et les churros huileux lui barbouillent l'estomac et ne contribuent pas à lui éclaircir les idées ni à lui rendre le moral. Il consulte sa montre, car l'horloge hexagonale accrochée au-dessus du comptoir semble aussi inanimée que celle de la gare de Venta de Baños. L'heure de son rendez-vous est encore loin, mais le vacarme et la fumée lui sont tellement insupportables qu'il paye et ressort sur la place.

En marchant d'un bon pas, il ne lui faut que quelques minutes pour atteindre les portes du musée du Prado qui vient de s'ouvrir au public. Au guichet, il exhibe la carte qui certifie sa condition de professeur et de chercheur, et, après moult palabres et tergi-versations, on le laisse entrer gratuitement. À cette époque de l'année il y a très peu de visiteurs, et leur nombre est encore diminué par la situation de violence et d'incertitude que connaît Madrid : bref, le musée est désert. Dans les salles, il règne un froid glacial.

Indifférent à tout ce qui n'est pas ses retrouvailles avec son musée adoré, Anthony fait halte un instant devant *Il Furore*, la statue en bronze de Charles-Quint par Leone Leoni. L'empereur, portant la cuirasse romaine, brandit une lance tandis qu'à ses pieds, vaincue et enchaînée, gît la représentation de la violence sauvage subjuguée, le nez écrasé contre le postérieur du vainqueur qui incarne l'ordre et l'impose à la terre entière par ordre divin et sans s'arrêter aux moyens employés.

Revigoré par ce modèle de fermeté, l'Anglais redresse les épaules et va d'un pas décidé dans la salle des Vélasquez. L'œuvre de ce peintre l'impressionne tant qu'il n'examine qu'un seul tableau à chacune de ses visites. Il les a étudiés de la sorte depuis des années, l'un après l'autre, se rendant tous les jours au musée, muni d'un bloc où il notait tous les détails à mesure qu'il les percevait. Puis, épuisé mais heureux, il rentrait à son hôtel et recopiait ses notes sur un grand cahier aux pages réglées.

Cette fois, cependant, il ne vient pas dans l'intention d'écrire quoi que ce soit, mais tel un pèlerin qui se rend sur un lieu où l'on honore un saint, pour implorer sa protection. En proie à ce vague sentiment, il s'arrête devant un tableau, cherche la distance appropriée, essuie ses lunettes et le contemple, immobile, presque sans respirer.

Vélasquez a peint le portrait de *Don Juan d'Autriche* au même âge que l'Anglais qui le contemple aujourd'hui avec émotion. À l'époque, il faisait partie d'une collection de bouffons et de nains destinée à orner les résidences royales. Que quelqu'un ait pu com-

mander à un grand artiste les portraits de ces êtres pathétiques pour en faire un élément de décoration si prestigieux peut sembler choquant de nos jours, mais ce ne devait pas l'être alors et, en définitive, l'important est que l'étrange caprice du roi ait donné naissance à ces œuvres terribles.

À la différence de ses compagnons de collection, l'individu désigné sous le nom de *Don Juan d'Autriche* n'avait pas d'emploi fixe à la Cour. Il était bouffon à temps partiel, employé occasionnellement pour suppléer une absence temporaire ou pour renforcer la bande d'infirmes, d'idiots et de fous qui divertissaient le roi et ses courtisans. Les archives ne conservent pas son nom, seulement son sobriquet extravagant. Le comparer au plus grand militaire des armées impériales, fils naturel de Charles-Quint, devait faire partie de la farce. Sur le tableau, le bouffon, pour faire honneur à son nom, est représenté avec à ses pieds une arquebuse, une cuirasse, un casque et ce qui ressemble à des boulets de canon de petit calibre ; son accoutrement est royal, il tient un bâton de commandement et est coiffé d'un chapeau démesurément grand, légèrement retroussé, surmonté d'un superbe panache. Ces accessoires somptueux ne masquent pas la réalité, au contraire, ils la rendent manifeste : on remarque tout de suite une grosse moustache ridicule et des sourcils froncés qui, avec quelques siècles d'avance, le font ressembler un peu à Nietzsche. Le bouffon n'est plus très jeune. Ses mains sont fortes ; par contraste, les jambes minces indiquent une complexion fragile. Le visage est émacié à l'extrême, les pommettes proéminentes, le regard fuyant, plein de méfiance. Pour renforcer l'effet burlesque, on entrevoit derrière le personnage, sur un côté du tableau, une bataille navale ou son dénouement : un navire en flammes, une colonne de fumée noire. L'authentique don Juan d'Autriche avait commandé l'escadre espagnole à la bataille de Lépante contre les Turcs, dont Cervantès a dit qu'elle fut le plus grand exploit de tous les siècles. La bataille du tableau n'est pas évidente : ce peut être un fragment de réalité, une allégorie, un pastiche ou un rêve du bouffon. L'effet prétend être satirique, mais le regard de l'Anglais se brouille en contem-

plant une bataille décrite avec une technique qui est en avance sur toute la peinture de l'époque et qu'utilisera Turner avec la même finalité.

Anthony fait un effort pour recouvrer sa sérénité et jette de nouveau un coup d'œil à sa montre. Il ne se rend pas très loin, mais il doit se mettre en route s'il veut arriver au rendez-vous avec la ponctualité que l'on attend certainement de lui, non comme une qualité ou une marque de politesse, mais comme un trait pittoresque de sa nationalité : la proverbiale ponctualité anglaise. Profitant de ce que personne ne le voit, il salue le bouffon d'une inclination de la tête, fait demi-tour et quitte le musée sans prêter attention aux chefs-d'œuvre accrochés aux murs.

En marchant dans la rue, il découvre avec surprise que les réflexions mélancoliques inspirées par la contemplation du tableau, loin d'augmenter son abattement, l'ont dissipé. Pour la première fois, il prend conscience d'être à Madrid, une ville qui lui rappelle d'agréables souvenirs et lui procure une excitante sensation de liberté.

Anthony Whitelands a toujours aimé Madrid. À la différence de beaucoup d'autres villes d'Espagne et d'Europe, l'origine de Madrid n'est pas grecque, ni romaine, ni même médiévale, mais date de la Renaissance. Philippe II l'a créée à partir de rien en y établissant la Cour en 1561. Pour cette raison, Madrid n'a pas de mythes fondateurs qui remonteraient à une obscure divinité, ni de Vierge romane qui l'abriterait sous son manteau de bois sculpté, ni d'auguste cathédrale qui projetterait son ombre sur le vieux quartier. Sur ses armoiries, pas de belliqueux tueur de dragons ; son saint patron est un humble paysan dont on célèbre la mémoire par des fêtes et des courses de taureaux. Pour préserver cette indépendance naturelle, Philippe II a construit l'Escorial et a éloigné ainsi de Madrid la tentation de devenir un foyer de spiritualité en plus d'être le siège du pouvoir. Les mêmes critères l'ont conduit à refuser le Greco comme peintre de cour. Grâce à ces prudentes mesures, les Madrilènes ont beaucoup de défauts, mais ce ne sont pas des fanatiques. Capitale d'un empire colossal